

Edward Abbey

LE GANG
DE LA
CLEF À MOLETTE

Roman

Préface de Robert Redford

*Traduit de l'américain par
Pierre Guillaumin*



Gallmeister

PROLOGUE

Conséquences

Lorsqu'un nouveau pont entre deux États souverains des États-Unis est achevé, arrive l'heure des discours, des drapeaux, des fanfares et de la rhétorique techno-industrielle amplifiée par haut-parleurs. À l'adresse du public. La foule patiente. Le pont, orné de banderoles, d'oriflammes et de bannières flamboyantes, est prêt. Il est en service depuis six mois, qu'importe ! On attend l'inauguration, le discours final, le coup de ciseaux dans le ruban, le défilé des limousines officielles.

Sur deux miles, vers le nord et le sud, les voitures sont immobilisées en longues files et surveillées par des policiers des deux États, massifs et renfrognés sur leurs motos, vêtus de cuir craquant, raides sous leur casque protecteur, avec leurs insignes, leurs revolvers, leurs matraques, leurs radios. Fiers, rudes et chatouilleux larbins des riches et des puissants. Armés et dangereux.

Les gens attendent. Suffoquant dans l'aveuglante lumière et rôtiissant dans leurs véhicules qui luisent comme des scarabées sous le soleil. Ce soleil du désert de l'Utah et de l'Arizona, boule infernale qui flambe dans le plasma du ciel. Intimidées par les flics et assommées par le baratin des politiciens, cinq mille personnes bâillent dans leurs voitures. Leurs mêmes criards se battent à l'arrière, la crème glacée dégouline sur leur menton et tache le vinyle des sièges. Tout le monde patiente, bien que personne ne puisse supporter d'écouter les braillements jaillis de la sono.

Le pont est une arche d'acier simple, élégante et compacte supportant à son faite le ruban d'asphalte, un trottoir, des grilles et les lumières de sécurité. Long de quatre cents pieds*, il enjambe une gorge profonde de sept cents pieds : Glen Canyon. Au fond de la gorge coule, docile et domestiqué, le Colorado River, libéré par les vannes du barrage voisin. Jadis d'un rouge doré comme l'indique son nom, le fleuve est froid, vert et clair comme l'eau d'un glacier.

Fleuve imposant – barrage plus imposant encore. Vu du pont, il offre une mince façade grise et concave d'agrégats de béton. Implacable et muette. Barrage-poids, huit cent mille tonnes soudées aux formations de grès de la terre navajo, vieilles de cinquante millions d'années, et solidaires du lit du fleuve et des parois du canyon. Bouchon, bloc, coin énorme, le barrage libère, par conduites et turbines, l'énergie du Colorado maîtrisé.

Jadis fleuve florissant, celui-ci est aujourd'hui un fantôme. Des ombres de mouettes et de pélicans survolent un delta desséché à mille miles de la mer. D'irréels nez de castors sillonnent la surface envasée et dorée. Autrefois, de grands hérons bleus, aussi légers que des moustiques, descendaient sur leurs longues pattes les rives sablonneuses. Des ibis des bois croassaient dans les peupliers. Des daims paissaient sur les berges et des aigrettes neigeuses se pavanaient dans les tamaris, leurs plumes ondulant à la brise du fleuve.

Les gens attendent. Les bouches sont en cul de poule, le discours n'en finit pas d'être incompréhensible. On dirait que les circuits sont hantés. Les haut-parleurs, d'un noir de charbon, hurlent au sommet des pylônes, trente pieds au-dessus de la route, et mugissent comme des Martiens. Des mots hachés, des grincements et des couinements de lutins électriques, des phrases étranglées, des paragraphes fibrillés, jaillissent avec le grondement creux de l'AUTORITÉ :

* Note sur les unités de mesures utilisées dans cet ouvrage : un mile représente 1,6 km, un yard environ 0,9 m, un pied 30,5 cm et un pouce 2,5 cm. (N.d.E.)

“... L'Utah, ce fier État (eerrr)... heureux d'avoir l'occasion (oonnkkk)... part à l'inauguration de ce pont magnifique (iikk)... le relie à l'autre grand État de l'Arizona, le plus efficace (cececece)... développement et d'assurer croissance et (eeeeeeee)... économique... ne pouvait me donner plus de plaisir, Gouverneur, que cette merveilleuse occasion offerte à nos deux États (aaaaaa)... par ce grand barrage...”

Attente, attente. Au loin, dans la file de voitures, au-delà de la zone atteinte par le discours et hors de la vue des flics, un klaxon corne une fois, puis deux. Solitaire et violent. Un motard tourne sa Harley et remonte la file, l'air furibard. Le cornement s'arrête.

Les Indiens observent et attendent aussi. Rassemblés sur la pente d'une butte surplombant l'autoroute, au bord du fleuve qui traverse leur réserve, Utes, Païutes, Hopis et Navajos indistinctement mélangés flânent au milieu de leurs camionnettes dernier modèle. Les hommes et les femmes boivent du tokay, les nuées d'enfants du Pepsi-Cola. Tous mâchonnent des sandwiches à la mayonnaise. Nos nobles frères peaux-rouges lorgnent tous la cérémonie sur le pont mais leurs oreilles et leurs cœurs sont avec les chanteurs dont les voix jaillissent de leurs radios, branchées sur la station K.A.O.S. – chaos ! – de Flagstaff, Arizona.

Les citoyens attendent, les voix officielles se déversent monotones dans les micros, les circuits hantés et les haut-parleurs vasouillards. Ils sont des milliers entassés dans leurs voitures immobilisées, chacun rêvant de liberté et souhaitant franchir en tête l'arche d'acier, ce pont d'apparence si légère qui enjambe presque avec grâce le canyon, le vide aérien où glissent et planent les hirondelles.

Sept cents pieds de profondeur. Il est difficile de saisir pleinement la signification d'un tel gouffre. Le fleuve coule en bas, lointain et agité de remous parmi les rochers. Son grondement remonte étouffé comme un soupir, emporté au loin par le vent. Le pont est net et vide, à l'exception du buisson de notables en son centre, personnages

importants rassemblés autour des micros et de la barrière symbolique représentée par le ruban rouge, blanc et bleu tendu entre les deux grilles latérales. Les Cadillac noires sont rangées de chaque côté du pont. Plus loin, des barrières de bois et des motards maintiennent les curieux au large.

Bien au-delà du barrage, de la retenue d'eau, du fleuve, de la ville de Page, de l'autoroute, des Indiens, de la foule et de ses chefs s'étend le désert rose. Chaleur torride sous le resplendissant soleil de juillet. La température au niveau du sol doit atteindre les soixante degrés Celsius. Toutes les créatures vivantes sont à l'ombre ou attendent, loin de la lumière, tapies dans leur refuge souterrain. Aucun être humain ne vit sur cette terre stérile. Rien n'arrête l'œil dans son vagabondage à travers les étendues lointaines de rochers et de sable jusqu'aux façades verticales des falaises, mesas et plateaux qui bordent l'horizon à cinquante miles de là. Rien ne pousse, sauf des touffes éparpillées de buissons et de cactus, et, par endroits, rabougri, tortu et désolé, un genévrier. Rien de plus. Rien ne bouge à part un fantomatique tourbillon, une spirale errante de poussière qui rencontre un rocher et disparaît. Rien n'est témoin de cette désolation sauf un vautour planant à trois mille pieds dans l'air brûlant.

À un observateur, l'oiseau de proie apparaîtrait solitaire dans l'immensité du ciel. Mais il ne l'est pas. Dans le lointain, invisibles, d'autres vautours attendent en tournoyant paresseusement. Dès que l'un d'eux plonge, apercevant une proie, morte ou mourante, les autres arrivent de partout et de nulle part, avec leurs têtes chauves et leurs yeux encapuchonnés, autour du cadavre.

Retour au pont : les fanfares unies de Kanab (Utah) et de Page (Arizona), déliquescents mais volontaires, exécutent une alerte interprétation de *Shall We Gather at the River ?* et de *Stars and Stripes Forever*. Pause. Applaudissements discrets, sifflets, hurrahs. La foule fatiguée sent que la fin est proche et que le pont sera bientôt ouvert. Les gouverneurs de l'Utah et de l'Arizona, joyeux drilles bedonnants, aux chapeaux de cow-boy et aux bottes pointues, s'avancent une fois

de plus. L'un et l'autre brandissent une paire de grands ciseaux dorés miroitant au soleil. D'inutiles flashes crépitent, les caméras de télévision fixent l'Histoire en marche. Tandis qu'ils avancent, un ouvrier surgit parmi les spectateurs. Il s'approche du ruban à pas rapides et procède à quelques légers, mais sans doute importants, ajustements de dernière minute. Il porte un casque protecteur jaune, décoré des emblématiques décalcomanies de son groupe social : drapeau américain, crâne et tibias croisés, croix de fer. Sur le dos de sa salopette, en lettres brillantes, est imprimé le slogan : L'AMÉRIQUE, AIMEZ-LA OU QUITTEZ-LA. Sa tâche accomplie, il retourne sans attendre au sein de la masse anonyme à laquelle il appartient.

Minutes tendues. La foule prépare ses vivats. Les conducteurs se ruent vers leurs voitures. On entend les moteurs démarrer.

Derniers mots. Silence, s'il vous plaît.

— Allez-y mon vieux. Coupez ce fichu machin.

— Moi ?

— Tous les deux ensemble, s'il vous plaît.

— Je croyais que vous aviez dit...

— O.K., j'ai compris. Reculez. Comme ça ?

La plupart des gens le long de l'autoroute ne peuvent pas voir clairement ce qui se passe ensuite. Mais les Indiens en haut de la colline en sont les témoins privilégiés. Aux premières loges. Ils voient le flocon de fumée noire sortir des extrémités du ruban coupé qui s'enflamme, puis la traînée d'étincelles qui traverse le pont comme une fusée. Et lorsque les officiels se retirent précipitamment, les Indiens voient l'embrasement général et non programmé du feu d'artifice qui les poursuit. Sous les draperies ornementales s'enflamment des chandelles romaines, des soleils, des pétards chinois et explosent des bombes rouges. Tandis que le pont s'illumine d'un bout à l'autre, le long des trottoirs métalliques, des fusées sont mises à feu. Des roquettes, des bombes aériennes éclatent. Des tourbillons de fumée et de feu s'envolent, des traînées crépitantes

sautillent comme des mèches enflammées et viennent lécher les talons des deux gouverneurs. La foule crie bravo, pensant assister au clou de la cérémonie.

Mais le plus important reste à venir, l'apothéose. Soudain, le centre du pont se dresse, comme soulevé, et se casse en deux suivant une ligne en zigzag aux arêtes aiguës. À travers cette fissure absurde, tordue comme un éclair, une flamme rouge, en forme de lame, s'élève vers le ciel, suivie presque immédiatement d'une espèce de grondement énorme qui vient heurter le grès monolithique des parois du canyon. Le pont se partage en deux morceaux distincts, indépendants. Les sections et les fragments commencent à plier, à s'enfoncer, à s'effondrer et à tomber en chute libre dans l'abîme. Des objets abandonnés, des ciseaux dorés, une clef à molette, deux Cadillac vides, glissent sur la pente terrifiante de la route évanouie et s'élancent d'eux-mêmes dans l'espace en tournoyant lentement. Leur chute est longue et, lorsque enfin ils s'écrasent sur les rochers et dans le fleuve, le bruit de leur impact, long à remonter, est difficilement entendu, même des plus attentifs.

Il n'y a plus de pont. Les fragments déchiquetés à chaque extrémité vibrent encore dans leurs attaches aux rochers et tendent l'un vers l'autre des doigts tordus qui évoquent un désir mais manifestent une totale impuissance. Pendant que le panache de poussière, conséquence de la catastrophe, s'élève lentement au-dessus des falaises, dans un mouvement inverse, des plaques d'asphalte et de ciment, des morceaux d'acier, des barres continuent de tomber, s'écrasant sept cents pieds plus bas dans le fleuve, sali mais non blessé.

Sur la rive du canyon, dans l'Utah, un gouverneur, un administrateur des autoroutes, deux officiers de haut rang du département de la Sécurité publique s'écartent de la foule en direction des limousines intactes. Visage rembruni et courroucés, ils discutent tout en marchant.

— C'est leur dernier exploit, Gouverneur, je vous le promets.

- Je crois avoir déjà entendu cela, Crumbo.
- Je n'étais pas sur le coup jusqu'à présent, monsieur.
- Alors que faites-vous maintenant ?
- Nous sommes sur leurs traces. Nous avons une petite idée de leur identité, de leur façon de travailler et de ce qu'ils envisagent.
- Mais vous ne savez pas où ils sont ?
- Non, monsieur, pas pour le moment, mais nous les serrons de près.
- Et, bon Dieu, que préparent-ils ?
- Vous ne me croirez pas.
- Essayez voir.

Le colonel Crumbo désigne avec son doigt un point tout proche, vers l'est. Il montre *la chose*.

- Le barrage ?
- Oui, monsieur.
- Pas le barrage !
- Si, monsieur, nous avons toutes les raisons de le croire.
- Pas le barrage de Glen Canyon !
- Je sais que ça paraît fou, mais c'est bien ce qu'ils visent.

Pendant ce temps, l'unique vautour en vue tournoie paresseusement de plus en plus haut, contemplant la scène paisible sous lui. Il regarde le barrage, ouvrage parfait. Il voit en aval le fleuve vivant et en amont la retenue bleue, réservoir tranquille, où, pareilles à des dauphins, s'égayent des vedettes. Il voit à cet instant précis un couple de skieurs nautiques, tirés par des câbles tendus mais sur le point de sombrer. Il voit les reflets du métal et des vitres des voitures fumantes agglutinées en longues files sur le ruban d'asphalte vers Page, Tuba City, Kanab, Panguitch et au-delà. Il note, en passant, la gorge sombre du canyon principal, les chicots brisés du pont, la grande colonne de poussière jaune montant lentement des profondeurs du gouffre.

Comme un signal de fumée solitaire, comme le symbole silencieux d'un naufrage, comme un immense, muet et stupéfiant point

d'exclamation révélant la surprise, le panache est suspendu au-dessus de la terre stérile, désignant en haut le ciel et en bas le théâtre de la cassure primale, la perte du lien, l'endroit où non seulement l'espace mais le temps se sont englués, se sont niés, reniés et finalement anéantis.

Sous l'œil du vautour, néant, stérilité. Sous cette œillade ultime et lointaine, la brillance du plasma vers l'ouest, bien au-delà de toutes les contingences matérielles ou autres, la permanence...